

[Go To Best Hit]

© La Liberté; 06.12.2006; page 0

1er Cahier

Nouvelle mode en Suisse: apprendre le chinois.

«C'est une langue d'avenir...»

*Universitaires, chefs d'entreprise, mères de famille, retraités... Les Suisses sont de plus en plus nombreux à apprendre le chinois. Même les collégiens s'y mettent. Reportage dans une classe du **Collège du Sud** à Bulle.*

Patrick Vallélian

L'enseignante, debout, trace avec son gros pinceau un trait court et épais sur une grande feuille, qui court le long du tableau noir. Son geste est leste, précis, rapide. L'encre sombre n'a pas le temps de sécher que la jeune femme poursuit son œuvre. «Voilà le signe pour «c œur mort». Un trait horizontal, puis un autre brisé et finalement un nouveau trait horizontal. Au-dessous...»

Du chinois pour vous? Et bien, vous avez raison... C'est bien du chinois et une dizaine d'élèves et de professeurs du **Collège du Sud**, à Bulle, l'étudient chaque semaine depuis la rentrée scolaire d'août. En véritables pionniers puisque seule une poignée d'établissements publics helvétiques, dont notamment les Gymnases d'Interlaken (BE), du Bugnon à Lausanne et Leonhard à Bâle, offrent de tels cours à option.

«Vous voyez ce signe», poursuit Guo Jie, Chinoise mariée à un Suisse. «Il signifie «lait de vache». Mais si je lui ajoute celui-ci, cela vaudra dire «grand-mère.»

En face, les élèves lèvent le nez de leur feuille où ils tracent, maladroitement pour certains, les sinogrammes dessinés par leur prof. Sourires. Mais pas le temps de rigoler, Guo Jie, souriante, les assaille déjà de questions après leur avoir demandé d'ouvrir leur manuel et avoir lu un texte.

Partie de ping-pong

«Amélie, comment dit-on hier?» L'adolescente hésite un instant et se lance. Ouf, c'est correct. «Qui peut traduire cette phrase?», continue l'enseignante, dont les grands yeux sollicitent une réponse dans la petite classe. François Piccand, recteur du CS et élève comme un autre le temps de ce cours hebdomadaire de deux heures, tente le coup. Manqué. Ses étudiants sourient. «Mais ce n'est pas loin», encourage Guo Jie qui étudie la pédagogie curative à l'Université de Fribourg.

«Mes élèves sont très motivés», indique Guo Jie, après avoir terminé son cours. «Ils sont sensibles à la langue. C'est très encourageant», poursuit l'enseignante en rangeant ses pinceaux et en lavant son bol rempli d'encre noire. «Le chinois, vous savez, n'est pas une langue facile.»

Ce que confirment les élèves, réunis après la leçon à la cafétéria du **collège**. Vidisha, 19 ans: «C'est très différent de ce que nous connaissons. Mais on peut l'apprendre. Il faut s'y mettre.» Mais qu'est-ce qui les motive? «Apprendre une langue, c'est toujours un plus dans sa vie», répond Mélodi, 18 ans. «Il ne faut pas oublier non plus qu'un être humain sur cinq sur notre planète parle le chinois.»

«Une belle ouverture»

Robin se dit qu'il voulait découvrir autre chose que l'anglais et l'allemand. Lucien, 17 ans, y voit aussi une opportunité culturelle de découvrir un nouvel univers. «Une belle ouverture», résume Amélie, 17 ans. «J'ai envie de devenir historienne et j'aimerais travailler en Chine quelques années. Je trouve l'histoire asiatique passionnante.»

Pour la majorité de ces jeunes, apprendre le chinois représente aussi un plus sur leur futur curriculum vitae. «Cette langue va devenir de plus en plus importante au niveau professionnel», note Vidisha. «C'est une langue d'avenir.»

Et pour cela, il faut s'investir. Le cours de chinois a lieu après les cours et les révisions prennent du temps, environ une heure par semaine. «C'est du temps en plus de nos tâches habituelles, mais on est motivé», coupe Robin.

Echanges en vue

En outre, ces élèves ont choisi d'y participer librement, indique François Piccand qui participe au cours par intérêt personnel. «Ils auront une attestation de cours dans leur bac.» Et qu'en pensent les amis des gymnasiens? «On nous traite un peu de fous quand on dit qu'on étudie le chinois et que ça ne sert à rien», sourit Vidisha.

Peut-être, rétorque François Piccand, mais ces étudiants auront au moins la chance de se rendre en Chine: «Nous préparons un échange avec une classe de Pékin, un site internet commun et un voyage dans la capitale chinoise en 2007.» Voilà qui risque de faire des jaloux...

Depuis la rentrée scolaire, Guo Jie donne des cours de chinois au Collège du Sud de Bulle. Alain Wicht

Un institut Confucius est en projet à l'Uni de Zurich

La Suisse se met au chinois. Dans les écoles de langues, les universités, les **collèges** aussi, les entreprises, le nombre des élèves ne cesse d'augmenter: «Depuis deux ou trois ans, la demande est en hausse», confirme Nicolas Zufferey, directeur de l'Unité des études chinoises de l'Université de Genève. «Cela vaut aussi pour nos cours de formation continue.»

En 2001, une trentaine de personnes, auditeurs libres compris, étudiaient la langue de l'Empire du milieu à Genève. «Aujourd'hui, il y a une quarantaine d'étudiants et nous n'accueillons plus les auditeurs libres», continue Nicolas Zufferey. «Pour des raisons budgétaires. Nous refusons aussi du monde pour les cours de formation continue.»

Même son de cloche à l'uni de Zurich, l'autre haute école helvétique à proposer une formation complète. Andrea Riemenschnitter, professeur: «Nous avons une soixantaine d'étudiants aujourd'hui contre une trentaine il y a encore cinq ans.»

Quant aux écoles privées, elles font, elles aussi, le plein. «Le travail ne manque pas», indique Xiaochun Ren-du, directrice du club Petit Bambou à Ecublens avant d'ajouter qu'une nouvelle école vient d'ouvrir ses portes à Lausanne.

Mais attention, prévient cette Chinoise, cela ne veut pas dire que les Suisses vont jusqu'au bout de l'apprentissage difficile du chinois, entre les 20000 caractères de la langue et les intonations. «Il y a beaucoup de déchets», souligne Xiaochun Ren-du. «Seule une minorité atteint un très bon niveau.»

Pas grave, nuance Nicolas Zufferey. «On peut très rapidement se débrouiller en chinois. Pour beaucoup d'élèves, c'est ce qui compte.» D'autant que les nouveaux manuels se multiplient comme des petits pains depuis deux ou trois ans.

D'où viennent ces élèves d'ailleurs? De tous les horizons, répondent les enseignants contactés. «Nous avons des jeunes, des retraités, des futurs voyageurs, des passionnés de langues ou des personnes qui veulent trouver un emploi en Chine», déclare Xiaochun Ren-du.

Cet engouement occidental, la Chine l'a bien compris. Depuis 2004, elle finance l'ouverture et la gestion d'instituts Confucius à travers le monde, des organismes comparables à l'Alliance française ou au Goethe-Institut allemand. Une trentaine d'entre eux ont déjà ouvert leurs portes avec mission de former des enseignants notamment.

Et surprise... l'un d'eux est en projet en Suisse. Si tout se passe comme prévu, il pourrait ouvrir ses portes vers 2008 dans les murs de l'Université de Zurich: «Il y a un réel intérêt de la part des Chinois», confirme Andrea Riemenschnitter, professeur au séminaire de l'Extrême-Orient de l'uni zurichoise. «Nous avons préparé un dossier qui est à l'étude. Une réponse devrait tomber au printemps prochain.»

Pour cette sinologue, cette nouvelle structure étatique dont le budget n'est pas communiqué permettra d'établir une norme commune pour la formation des professeurs de chinois en Suisse. «Comme il en existe pour l'anglais ou le français», explique Andrea Riemenschnitter.

Car, soulignent de nombreux spécialistes, c'est encore le flou total dans ce domaine. «Certains enseignants n'ont tout simplement pas le niveau de langue pour donner des cours valables», s'inquiète Xiaochun Ren-du.

Et si Berne ne veut pas participer au projet zurichois qui rassemble sous son aile les autres hautes écoles suisses? «Avec l'appui des Chinois, nous mettrons en place une structure plus petite. Mais le projet ira au bout.»

PV

«Un mouvement durable...»

Gérald Bérout dirige SinOptic à Lausanne, une société dont la principale fonction est de faciliter les échanges avec le monde chinois. Son site sinoptic.ch indique les adresses de plusieurs écoles de chinois en Suisse.

Comment expliquer l'engouement suisse pour le chinois?

Gérald Bérout: - Il ne se limite pas à la langue. Cela vaut aussi pour la médecine chinoise, les arts martiaux, la littérature et les produits chinois, omniprésents depuis quelques années.

Une mode parmi d'autres?

Je ne crois pas. C'est un mouvement durable qui doit beaucoup à l'organisation par Pékin des prochains Jeux olympiques de 2008 ou à l'exposition universelle de 2010. La Chine est plus visible ces dernières années. Elle accueille par exemple le Grand Prix de F1 à Shanghai. En fait, elle retrouve la place qui était la sienne précédemment, en particulier au XVIIIe siècle et au début du XIXe, et cela intrigue, voire inquiète.

Beaucoup de Suisses apprennent le chinois pour des raisons économiques, afin d'accéder à un marché en pleine croissance. Le jeu en vaut-il la chandelle?

C'est un leurre. Ce n'est pas le chinois qui vous fera engager. Ce qui vous fera engager, ce sont vos qualifications. En Chine, comme en Suisse.

Reste qu'à une certaine époque, ce n'était pas bien vu d'apprendre le chinois en Suisse...

Il y avait une vraie méfiance. On vous voyait comme trop proche du mode de vie chinois, donc comme une personne ayant «passé dans l'autre camp». Dans les grandes entreprises, même internationales, on vous considérait comme un élément dangereux. PV

Indexation

Topterm: Société; Education
Catégorie: Langues; Education, école, université
Personnes: Gérald Bérout
Géographie: Suisse
Texte libre: chinois; Interview; Vue d'ensemble

Référence

Doc-ID: J20061206703994
Nombre de caractères: 9600
Indexé: oui
Droit d'auteur: La Liberté
Indexé par: jkeel 06.12.2006